LE DÉSESPOIR
DE JOCRISSE,

COMÉDIE-FOLIE,

EN DEUX ACTES ET EN PROSE,

PAR M. DORVIGNY.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre Montansier en 1792.



Perrino.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, palais du Tribunat, galerie derrière le Théâtre Français de la République, n°. 51.

AN XI.—(1803.)

PERSONNAGES.

DUVAL, commissionnaire en vin.
SOPHIE, sa fille.
JOCRISSE, son valet.
NICETTE, sœur de Jocrisse.
NICOLE, mère de Jocrisse.
COLIN, petit frère de Jocrisse.
NICOLAS, cousin de Jocrisse.
DUPONT père, ami de Duval.
DUPONT fils, amant de Sophie.

La scène est dans une maison de campagne de Duval, près Paris.

LE DÉSESPOIR
DE JOCRISSE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le cabinet de Duval. Il y a d'un côté un bureau et des papiers dessus ; de l'autre, sur une petite table, est une cage et un serin dedans (1). *Sur une chaise est un panier de six ou huit bouteilles de vin ; au fond de côté, est une manière de buffet fermé, sur le haut duquel il y a quelques plats ou jattes en évidence.*

SCENE PREMIERE.

DUVAL, *est assis devant une table, et déjeûne avec un petit pain et une demi-bouteille de vin*, JOCRISSE, *est debout derrière lui.*

DUVAL, *assis et mangeant.*

C'EST donc à dire, monsieur Jocrisse, qu'il est inutile de vous reprendre, et d'espérer que vous vous corrigerez ?

JOCRISSE.

Eh pardine, si fait, citoyen, je me corrige tous les jours.. et pis d'ailleurs, queuque j'ai donc encore tant fait; là, voyons.

DUVAL.

Qu'est-ce que vous avez fait ?... qu'est-ce que vous n'avez pas fait plutôt ?... vous faites tout mal.

JOCRISSE.

Eh bèn oui, tout mal ! c'est bientôt dit, ça ! v'la comme les maîtres sont tous ; j'ai pas encore jamais pus en contenter un seul.

DUVAL.

Je le crois parbleu bien ! et c'est une preuve comme vous

(1) Le serin doit être postiche et attaché à un fil d'archal, disposé de manière qu'il puisse, à volonté, sortir de la cage, et être censé s'envoler, etc.

êtes bon sujet... paresseux, mal-à-droit, mal-propre, gourmand...

JOCRISSE.

Ah! gourmand !... le citoyen, peut-ti dire ça de moi? tandis que je ne suis pas sur ma bouche du tout.

DUVAL.

Non : mais il ne faut rien laisser traîner toujours : et les œufs de nos poules, qui est-ce qui les déniche tous les matins ?

JOCRISSE.

Ah ! jarni ! ça ne sera pas moi qui m'aura relevé pour ça, pisque monsieur vient d'accuser que j'étais un paresseux.

DUVAL.

Oui-dà, la belle excuse !... (*à part.*) Voyez-vous la malice d'un imbécile ! (*haut.*) Oui, monsieur, oui, paresseux pour travailler; mais quand il s'agit de mal faire, votre paresse se réveille; et vous savez très-bien allier à la fois tous les défauts les plus opposés.

JOCRISSE.

Allons, je les ai tous, à stheure-ci. (*à part.*) Il faut laisser dire les maîtres, car on n'en finirait pas. (*haut.*) C'est toujours pas moi qu'a mangé vos œufs ni vos poules.

DUVAL.

Bon ! encore deux vices de plus que j'oubliais : c'est menteur et effronté.

JOCRISSE.

Encore ça !... Je suis donc ben joli garçon ?

DUVAL.

On le prendrait sur le fait de tout, qu'il ne conviendrait de rien.

JOCRISSE.

Mais jarni! monsieur, je ne peux pas convenir de vos œufs, moi, pisque je ne sais seulement pas de queu couleur qui sont.

DUVAL.

Voyez-vous l'entêtement ! eh pourquoi donc est-ce que je n'en trouve pas un seul depuis quelque tems ?

JOCRISSE.

Dame ! je n'en sais rien, moi. C'est p'têtre que les poules n'en font pas.

DUVAL.

Oh ! que si fait, les poules en font toujours... mais c'est

que tu as le soin de les ramasser, toi; et ce matin encore, je t'ai vu roder à l'entour du poulailler...

JOCRISSE.

Ce matin ?... ah ! pour roder... si le citoyen m'y a vu... je ne m'en dédirai pas... mais, pour y avoir entré, si j'y ai tant seulement pensé, je veux ben que...(*il voit un verre de vin que Duval vient de se verser, il va le prendre.*) Tenez, monsieur, je veux que ça me serve d'arsenic dans le ventre. (*il l'avale.*)

DUVAL, *en colère.*

Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que ce drôle-là fait donc ?

JOCRISSE.

Eh ! pardon, citoyen, si j'ai bu dans votre verre; c'est une mal-honnêteté... mais je vas le rincer : (*il prend la bouteille de vin, verse le reste dans le verre, le secoue, le jette, et remet le verre sur la table.*) Tenez, monsieur, le v'là propre, à présent.

DUVAL.

Allons, encore mieux !... et je n'ai plus de vin dans la bouteille... du vin d'Espagne encore ! n'est-on pas bien malheureux d'être servi par un imbécile de cette nature-là !... Comment qualifier cette dernière extravagance-ci, par exemple ?

JOCRISSE.

Dame, citoyen, je ne l'ai pas fait exprès.

DUVAL, *impatient.*

Il ne l'a pas fait exprès, à présent !

JOCRISSE.

Non, citoyen... pas pour mal toujours... mais je vas vous aller chercher d'aute vin. Je sais ben où ce que vous le mettez, celui-là.

DUVAL.

Oh ! oui ! tu prends garde à tout cela !... mais j'espère que tu l'auras bientôt oublié. Voilà la dernière sottise que je souffrirai de toi. Je vas te faire ton compte et te renvoyer.

JOCRISSE.

Comment, mon compte !... le citoyen me renvoie comme ça pour rien donc ?... parce que je l'y soutiens la vérité.

DUVAL.

Ce n'est pas la vérité qui me pique, c'est ta manière de la soutenir qui ne me convient pas.

JOCRISSE.

Mais dame, i ne faut pourtant pas se laisser accuser à tort non pus... J'aimerais mieux qu'on me batte, moi, que de m'ostiner, déjà.

DUVAL.

Ah ! prenez donc garde d'obstiner M. Jocrisse.

SCENE II.

DUVAL, JOCRISSE, NICOLE, *une lettre à la main.*

NICOLE.

Citoyen, v'là t'une lette qu'on vient d'apporter.

DUVAL.

Voyons, donnez, Nicole... Et tenez, vous venez à propos pour faire compliment à votre fils.

NICOLE.

Dessus quoi donc ça, not' maîte ?

JOCRISSE, *à part.*

Ah ! pardine oui ! des complimens comme ça !...

DUVAL, *ouvrant toujours la lettre.*

Dessus ce que je le renvoie : vous pouvez lui faire vos adieux.

NICOLE, *à Jocrisse.*

Ah ! bon dieu ! te renvoyer ! queuque t'as donc encore fait, mon enfant ? (*Duval lit sa lettre bas.*)

JOCRISSE.

Bah ! fait !... rien du tout : mais avec les maîtes, faut'i pas toujours avoir tort ?

NICOLE.

Mais, i ne te renverrait pourtant pas pour rien.

JOCRISSE.

Hé ben, c'est parce que ses poules n'ont pas voulu pondre; là !... c'est t'i ma faute, à moi ?

DUVAL, *ayant lu sa lettre.*

Voilà qui est fort heureux ! et une lettre qui me fait bien du plaisir. Nicole, faites préparer mon cabriolet tout de suite; il faut que je sorte.

JOCRISSE.

Oui, oui, citoyen, je vas vous arranger ça, moi. (*à Nicole.*) Ah ! jarni ! ça vient ben à propos pour déranger sa colère, ste lette-là; ça va l'y passer en chemin. Allons, je ne ferons pas encore note paquet de ce coup-ci. (*il sort avec Nicole.*

SCENE III

DUVAL, *seul.*

On me marque que la place que Derville sollicitait, vient de lui être accordée, et que je peux lui en aller faire mon compliment... oh ! oui, certes, je peux le lui faire : car c'est justement pour moi qu'il la demandait, et même, c'était la condition expresse du mariage de ma fille avec son neveu : mais il n'y a pas de tems à perdre ; Derville est actuellement à la ville ; avec mon cheval, c'est l'affaire d'une petite heure pour l'aller prendre ; et de là, nous irons remercier son protecteur. (*il prend son chapeau.*) La peste ! je suis fâché que cela se trouve dans ce moment-ci. J'aurais voulu finir avec ce gueux de Jocrisse, avant de m'en aller... Si je le laisse ici pendant mon absence, il va me faire encore quelque nouvelle étourderie. Voilà justement un panier de vin que je viens de faire tirer de cette excellente pièce de Bourgogne, que je voulais envoyer à Derville demain : quand il sera un peu reposé... je suis sûr qu'il m'en boira : l'enfermer, c'est un embarras... et puis prendre un tas de clefs sur moi !... ah parbleu ! je m'avise ; oui, ce cera bien plus commode. Je ne l'enfermerai pas, et M. Jocrisse ne me le boira pas : j'en réponds. Il est encore plus bête que méchant ; un seul mot sera le préservatif. Sa naïveté de tout-à-l'heure, tandis que je déjeûnais, m'en fournit l'idée : (*il prend du papier, en déchire une petite feuille et écrit dessus :*) poison : bon ! puisque tu en as tant de peur, tu n'y toucheras pas. Mettons cela sur une bouteille : (*il fait une fente à la feuille et la passe au col de la bouteille.*) Du diable si M. Jocrisse osera les attaquer, à présent ; me voilà tranquille sur cet article-là ; voyons à donner mes ordres à tout mon monde.

(*il sonne à différentes reprises ; les trois domestiques viennent l'un après l'autre par différens côtés.*)

SCENE IV.

DUVAL, JOCRISSE, ensuite NICETTE, et après NICOLE.

JOCRISSE.

De de quoi c'est ti ?

NICETTE, *sortant d'une chambre à gauche.*

Qu'est-ce que vous demandez, citoyen !

NICOLE, *venant du fond.*

Quoique y a, note maîte ?

DUVAL.

Bon : vous voilà tous trois, c'est ce que je voulais ; j'ai de quoi vous recommander à chacun : vous, d'abord, M. Jocrisse, mon cabriolet est-il prêt.

JOCRISSE.

Oui-dà, monsieur, et votre cheval aussi qu'est dedans même.

DUVAL.

Comment ! mon cheval qui est dans le cabriolet ?

JOCRISSE.

Où donc que je l'mettrai ? dans le brancard qui vient de manger l'avoine encore.

DUVAL.

Manger l'avoine... tu devrais bien en manger aussi toi !... mais nous y reviendrons. (*aux deux femmes.*) Ecoutez, mes enfans, et vous, monsieur le bon sujet.

LES FEMMES.

Oui, monsieur.

JOCRISSE.

Oui : ah ! j'écoutons ben.

DUVAL, *à Jocrisse.*

Vous, vous êtes un drôle et un mauvais serviteur, que j'aurais dû déjà renvoyer vingt fois de ma maison... et même que jaurais mis à la porte ce matin, si cette lettre-là ne m'obligeait pas à sortir sur-le-champ...

JOCRISSE.

Oui, citoyen, je le sais ben ; vous avez dit que vous alliez partir tout de suite.

DUVAL.

Oui, mais j'ai dit aussi que tu méritais que je te misse dehors avant de m'en aller.

JOCRISSE.

Oh ! je le sais ben, que le citoyen me l'a déjà dit ; mais c'est par colère.

DUVAL.

Par colère, misérable ! Si j'étais susceptible de ce mouvement-là, tu ne resterais pas un quart-d'heure.

JOCRISSE.

Je le sais ben, citoyen, mais c'est par façon de parler que je veux dire.

NICOLE, *bas, le poussant.*

Tais-toi donc.

DUVAL, *à Jocrisse.*

Oui, tu as raison : cela veut dire que je te pardonne encore jusqu'à mon retour qui sera dans une heure ou deux ; si d'ici à ce moment tu n'as pas fait quelque nouvelle sottise, sans quoi je te chasse sans miséricorde.

JOCRISSE.

Oh ben, c'est bon ! je suis ben tranquille à présent.

DUVAL.

Et moi je ne le suis guères... mais tiens-toi bien, à la première faute, tu me paieras tout.

JOCRISSE.

Hé ben, c'est dit : je m'y accorde.

DUVAL, *à Nicette.*

Vous, Nicette, je vous charge de veiller sur ma fille : de ne point la quitter de vue, et sur-tout de ne la laisser parler à personne.

NICETTE.

Oh ! citoyen, v'là qu'est expliqué : je ne la quiterai pas pus que son ombre.

DUVAL.

Bon ! et vous, mère Nicole, comme étant la plus raisonnable, ou du moins comme devant l'être, vous me répondez d'eux tous : vous êtes la portière, et je vous defends de laisser entrer ici qui que ce soit pendant mon absence.. ni sortir même pour plus grande précaution.

NICOLE.

Oh ben, mon bon maître ! vous pouvez ben être sûr qu'à moins que ça ne soit par-dessus les toits, i n'entrera pas ici un âme vivante.

DUVAL.

A la bonne heure : voilà votre leçon faite à tous : le premier ou la première qui s'en écartera d'un iota, c'est fini : chassé sans rappel.

TOUS LES TROIS.

V'là qu'est bon, note maîte.

DUVAL.

Eh bien, si c'est bon, tenez-vous donc pour bien avertis... Je sors... mais prenez garde quand je reviendrai ; car je vous réponds qu'il n'y aura point la moindre miséricorde : la sentence est prononcée pour tout le monde... chassé sans rapel. (*il sort ; les trois domestiques le regardent aller.*)

SCENE V.

NICOLE, JOCRISSE, NICETTE.

JOCRISSE, *quand il est parti.*

Chassé sans rappel... il est brutal, dà, quand y s'y met ! On s'y conformera. (*il répète, M. Duval rentre et a entendu Jocrisse.*)

DUVAL.

Qu'est-ce que cela veut dire, on s'y conformera?

JOCRISSE.

Cela veut dire, *fiat voluntas tua,* suivant votre volonté.

DUVAL.

Quelle soit faite ma volonté. Ah ! tu me parle latin, et bien moi je te parlerai français.

NICETTE.

Pourquoi donc qu'il est en colère ?

NICOLE.

Ah ! parce que Jocrisse est un étourdi, qui l'y en fait trop, aussi !... mais, dans le fond, pourtant, c'est un bon maîte, et pisque je sommes à son service, toute la famille, je devrions tâcher de nous y conserver.

NICETTE.

Sûrement, car j'y sommes ben.

JOCRISSE.

Oh, sûr ! si y nous renvoie, ça s'ra ben sa faute.

NICOLE.

Ce s'ra la tienne putôt, tu ly fais toujours des sottises ; tu vois ben qu'il s'en plaint.

NICETTE.

Ça n'est pas ben fait, mon frère ; faut y regarder, aussi.

JOCRISSE.

Ah ben oui, y regarder ! est-cequ'on y pense toujours ?... eh puis, est-ce qne chacun n'fait pas les siennes ? Vous voyez ben qu'il n'a pas parlé pour moi tout seul... La sentence est pour tout le monde, qu'il a dit.

NICOLE.

Oui, mais c'est toujours toi qui l'a fâché.

JOCRISSE.

Bah ! c'est moi ste fois-ci ; une aute fois c'est elle, et pis un aute coup ça s'ra vous, ma mère. Je n'sommes pas pus exempt les uns que les autes.

NICOLE.

Oui, mais c'est que ton tour revient le plus souvent, à toi !

JOCRISSE.

Ah pardine sûrement ! j'ai bon dos ; mettez tout sus moi.

NICETTE.

Eh bon dieu ! on ne te charge pas pus qu'un aute ; mais c'est que t'est pus ahuri.

JOCRISSE.

Allons, encore une aute langue ! t'est ben rassise toi ! eh ; vas-t-en putôt tenir compagnie à ta maîtresse qui s'ennuie dans sa chambre, qu'est toute seule. Tu sais ben que c'est pas ici ta place... i faut que je nétoie, moi, et que j'enlève tout ses ordures. Eh bien cela ne me fait pas de peine qui me chasse sans rappel, cela fera moins de bruit dans le quartier.

NICETTE.

Ah ! t'as pourtant raison une fois ; mais, c'est pas pour t'obéir que j'y vas ; c'est parce que ste pauvre demoiselle peut avoir besoin de moi... Laissez-le aller, ma mère ; car, si vous le faites babiller-là, i ne finira rien ici, et i sera encore grondé quand monsieur reviendra. (*elle rentre chez Sophie.*)

JOCRISSE.

Eh ben, tant mieux ! j'irai pas vous chercher pour répondre.

SCENE VI.

NICOLE, JOCRISSE, COLIN.

COLIN, *à Nicole.*

Ma mère, y a t'un beau citoyen à la porte, qui dit comme ça, qui demande après la portière.

NICOLE.

Un beau citoyen ! ah ! jarni ! queuque ça peut-être ? allons ben vite voir ça... Et toi, Jocrisse, travaille ben, mon garçon ; que note maite ne soit pas fâché contre toi... (*elle sort.*)

SCENE VII.

JOCRISSE, COLIN, *pendant que Jocrisse se parle à lui-même, épouste les meubles du cabinet.*

JOCRISSE.

Oh ! qui soye fâché ou non, je sais ben ce que je vas faire, moi. V'là déjà plusieurs fois qu'il m'a menacé de me renvoyer; i pourrait ben me prendre en traître : faut que je prenne une précaution... faut que je dise à mon cousin Nicolas de me chercher une condition : i fait des commissions, là, à la barrière. C'est un homme dans une belle place : ça voit entrer tout le monde dans Paris ; i m'proposera à toutes les voitures qui arriveront, y en aura p'têtre queuqu'une qu'aura besoin de moi, et je sortirai d'ici avant qu'on me mette à la porte... V'la qu'est dit : écoute, Colin.

COLIN.

Quoique tu veux, mon frère ?

JOCRISSE.

Tu connais ben mon cousin Nicolas, qui demeure à la barrière, là, sus le banc de pierre qu'est à gauche en retournant le coin.

COLIN.

Ah ben oui, contre le bureau ? Quoi qu'tu m'donnera.

JOCRISSE.

Ah mon dieu qu't'est gourmand, ça fait sauter au plancher; je te donnerai du fromage.

COLIN.

Et du pain, donnes-m'en ?

JOCRISSE.

Comment, tu ne sais pas parler, à ton âge ; on dit du pain donne-moi-zen. As-tu été voir au marché des bestiaux si les hannetons étaient renchéris. Va-t-en l'y dire comme ça, en courant, mon cousin Nicolas, c'est mon frère Jocrisse, qui dit comme ça que vous y veniez parler tout-à-l'heure, ben vite.

COLIN.

Ah ben, c'est bon ; j'allons r'venir ensemble nous deux lui.

(Il s'en va en courant.)

JOCRISSE.

Ecoute donc, quand tu sera revenu, tu me fera cuire des pommes cuites.

SCENE VIII.

JOCRISSE, *seul.*

(Il se met à manger l'œuf dur avec un mauvais couteau et chante ensuite.

Du pain sec et du fromage,
Voilà tout mon déjeûner ;
On me donnera, je gage,
Autre chose à mon dîner,
Car Didon dîna, dit-on,
Du dos d'un dodu dindon. *(ter.)*

(Et autres balivernes qui lui passe par la tête, et finit, après avoir chanté et ne trouvant plus de chansons, par le refrein.

N'en demandez pas davantage.

C'est ben pensé à moi, ça : car, à la fin, je m'ennuie d'être toujours grondé, et pis toujours à la veille de se voir sur le pavé... et pis encore qu'il est brutal, mon maîte... une fois qui se fâcherait ben fort ; c'est pas le tout de me chasser, mais c'est qu'il pourrait ben me donner une bonne sauce auparavant. Voyons un peu, et par où que je vas commencer ; faut balayer la chambre, d'abord... *(il va prendre un balai dans un coin et se met à balayer... On entend un air de serinette, comme si le serin sifflait lui-même ; et Jocrisse écoutant, avec plaisir, en se reposant sur son balai.)*

Quien ! v'là le serin qui chante !... c'est pourtant moi qui l'y a appris tout ça ; avec la main encore... et pis qui parle... quasiment aussi ben que moi... Voyons, faut que je le nétoye et que je l'y donne à manger.

(Il va à la cage et l'ouvre en lui parlant.)

Baisez, mon petit cœur, baisez, mon petit fils... as-tu déjeûné, mignon ?... oui, oui, oui... et de quoi ? du biscuit avec du suque... *(il apporte la planche de dessous la cage et la nétoye auprès de la porte ; pendant ce tems, l'oiseau s'envole par le moyen d'un fil d'archal qui répond à la cage, et va sur une armoire en face ; Jocrisse se retournant, voit partir le serin.)*

Ah ! jarni ! v'là le petit fils envolé, est-ce que je ly aurais laissé la çage ouverte donc, moi ?... Quien ! quien ! petit (*il l'appelle.*) Quien, petit mignon !... quien, du biscuit !... i faut pourtant le ratraper (*il prend une chaise qu'il porte contre l'armoire, ensuite il prend la cage et monte sur la chaise ; d'une main il présente la cage à l'oiseau, de l'autre il pousse des assiettes qui sont sur l'armoire; elles tombent et se cassent: l'oiseau s'envole de l'autre côté par le moyen d'une double ficelle, et disparaît par une fenêtre.*)

Ah ! miséricorde ! v'là le serin par la fenêtre, et la porceline cassée encore !... (*il va à la fenêtre et crie.*) Ma mère, fermez la grille, le p'tit serin est envolé. Ah ! j'allons avoir un beau sabat tantôt !... c'est le serin qu'il faut tâcher de ravoir... (*il regarde.*) le v'là qui passe dans la cour !... ah, sarpedié ! v'là chat qui court après !... au chat ! au chat !... (*il sort en courant et criant au chat.*)

SCENE IX.

Cette scene et les suivantes sont raccourcie de moitié, car elles font longueur dans la piece.

DUPONT fils, *venant du fond, suivi de* NICOLE, *qui a l'air de le retenir.*

NICOLE.

Vous voyez ben, monsieur, que vous ne pouvez pas entrer ici dedans : c'est le cabinet de monsieur.

DUPONT.

Mais si fait, ma chère madame Nicole, il faut bien que j'y entre, puisque c'est M. Duval qui m'envoie vous dire de prendre un papier que je trouverai sur son bureau ; (*il cherche.*) et tenez, voyez-vous, c'est justement celui là... oui, tout juste ; et que vous alliez bien vite chez son notaire pour en faire faire un double, et moi je vais attendre ici que vous soyez revenue avec, parce que je le porterai ensuite à l'endroit où est M. Duval à présent.

NICOLE.

Mais je ne peux pas quitter, moi, puisqu'il m'a enjoint de garder la porte.

DUPONT.

Quand il vous a dit cela, il ne pensait pas à ce papier dont il a besoin.

NICOLE.

Ah ben, que ne le portez-vous vous-même chez le notaire?

DUPONT, *à part.*

La peste! elle a raison!... (*haut.*) Non pas; M. Duval m'a bien dit qu'il fallait que ce fut vous, parce que le notaire vous demanderait des choses qu'il n'y avait que vous qui pouviez lui répondre.

NICOLE.

Ah, dame si c'est comme ça, j'allons donc y aller... mais si y vient du monde après pendant que je n'y serons pas?

DUPONT.

Oh bien, j'y aurais l'œil, moi.

NICOLE.

Aurez-vous ste complaisance-là, mon cher monsieur?

DUPONT.

Oh, oui, pour vous faire plaisir.

NICOLE.

Ah! je vous en serons ben obligé!... mais sur-tout ne laissez entrer personne au moins; car not' maîte l'a ben défendu.

DUPONT.

Soyez tranquille; allez, je vous réponds de tout.

NICOLE.

En ce cas-là, v'là la clef de la porte que j'vous remets. Venez la fermer dessus moi; j'allons courir ben vîte cheus le notaire et vous rapporter ça. (*elle sort avec Dupont.*)

SCENE X.

NICETTE, *venant de la chambre de Sophie; elle a son fuseau, sa quenouille et file... elle regarde en entrant et dit:*

Hé bien non: i n'y a personne ici... qu'est-ce qu'al disait donc mamselle, qu'al avait entendu une voix; i n'y en a pourtant pas... ah, dame! ste pauve demoiselle, ça s'ennuie: ça a toujours l'oreille en l'air; c'est pas comme moi, je travaillons et ça me dissipe. (*elle rentre chez Sophie.*)

SCENE XI.

DUPONT, *revenant.*

Bon! voilà déjà une de nos sentinelles éloignée? J'ai guetté le moment où j'ai vu sortir M. Duval pour venir voir ma chère Sophie: j'ai supposé cette commission pour me débarrasser de la portière. Reste à présent la fille de chambre à

gagner; elle est si ingénue qu'elle ne sera sûrement pas bien difficile. *(il frappe à la porte de Sophie.)*

SCENE XII.

NICETTE, DUPONT.

NICETTE.

Ah ! ma fine, si fait; v'là queuque-zun de ce coup-ci; mamselle avait raison ; de quoique vous voulez, citoyen ?

DUPONT.

Citoyenne, c'est M. Duval qui m'a chargé de venir dire quelque chose de sa part à mademoiselle sa fille : n'est-ce pas là sa chambre ? *(il va pour entrer.)*

NICETTE, *le retenant.*

Oui-dà, citoyen, c'est ben elle-même; mais avec votre permission, si vous plaît, on n'y entre pas comme ça.

DUPONT.

Pourquoi donc ? puisque je vous dis que c'est son père qui m'envoie... *(il essaye toujours à passer.)*

NICETTE, *l'arrêtant toujours.*

Ah ben mais, c'est égal. Monsieur est ben le maite de vous envoyer; mais i m'a défendu à moi de laisser entrer personne chez mamselle ; et personne n'y entrera, déja.

DUPONT.

Mais puisque c'est de sa part encore une fois.

NICETTE.

Oh ! citoyen, i n'y a pas de part qui tienne ; je ne veux pas être grondée pour vous, moi : i m'a défendu de laisser entrer personne là dedans, et personne n'y entrera.

DUPONT, *à part.*

Elle est entêtée... il faut voir à me retourner. *(haut.)* C'est fort bien fait à vous d'être exacte: vous avez raison; oui. je me rappelle qu'il ne m'a pas dit non plus d'entrer dans la chambre de mademoiselle Sophie ; mais il m'a dit que vous feriez venir la demoiselle ici, vous.

NICETTE.

Ah ! s'il a dit ça, je le veux ben, moi ; i ne me l'a pas défendu.

DUPONT.

Vous voyez que je cherche à vous mettre à l'abri de tout reproche... Dites donc à mademoiselle Sophie que je désirerais avoir le plaisir de causer ici un instant avec elle.

NICETTE, *réfléchissant.*

Ah ben, mais causer avec elle !... ça ne se peut pas non pus, ça, citoyen.

DUPONT.

Pourquoi donc ? qu'est-ce qui arrête encore ?

NICETTE.

C'est que monsieur m'a ben défendu aussi que je la laisse parler à qui que ce soit.

DUPONT.

La peste soit de ses défenses !... (*haut.*) Ah ! oui, il me l'a dit aussi... mais vous pouvez être assurée encore de ce côté-là : elle ne me parlera pas, elle ; c'est moi qui lui parlerai, comme je vous dis, de la part de son père ; mais elle n'ouvrira pas la bouche, elle.

NICETTE.

Ah ! à la bonne heure si c'est comme ça, parce que, voyez vous, j'ai si peur, si peur d'être grondée, que je fais tout juste ce qu'on me commande déjà ; ni pus, ni moins... vous m'en serez témoin avec mon maîte.

DUPONT.

Oh ! oui, vous êtes une fille précieuse.

NICETTE, *appelle dans la chambre.*

Venez, mademoiselle Sophie ; v'là un citoyen qui vient pour vous parler de la part de monsieur vote père.

SCENE XIII.

SOPHIE, NICETTE, DUPONT.

SOPHIE, *entrant.*

Un citoyen!... Eh quoi ! c'est vous M. Dupont.

(*Nicette s'assis derrière et file.*)

DUPONT, *fait des signes à Sophie pour la retenir.*

Oui, mademoiselle... votre père m'a prié de venir vous faire part... (*il profite du moment ou Nicette prend une chaise pour dire vîte et à demi-voix à Sophie.*) Je voudrais bien pouvoir vous dire deux mots sans témoins.

SOPHIE, *à Nicette.*

Ah ! ma bonne, j'ai oublié mon mouchoir dans ma chambre.

NICETTE, *se levant.*

J'allons vous le chercher mamselle. (*elle pose son ouvrage sur la chaise et rentre dans l'autre chambre.*)

SCENE XIV.

SOPHIE, DUPONT.

SOPHIE.

Qu'avez-vous donc à me dire de la part de mon père.

DUPONT.

Rien, ma chère Sophie, ce n'est qu'un prétexte dont je me suis servi pour avoir l'avantage de vous entretenir. La crainte de vous perdre m'a fait tout entreprendre. Je sais que votre père veut vous marier ces jours-ci au neveu de M. Derville; et ce mariage me donnerait le coup de la mort; mais mon père, à qui j'ai fait part de mon désespoir, m'a dit qu'il avait un moyen assuré de faire manquer ce projet; ainsi, voyez ma chère Sophie, voilà le moment de me prouver la vérité de votre tendresse. Mon père ne s'en rapporte pas à moi, il craint de vous compromettre en parlant à M. Duval; il veut être assuré par vous-même que notre union fera votre bonheur, et il m'a répété qu'il n'attendait que votre aveu pour obliger votre père à consentir à notre mutuelle félicité... (*il voit Nicette.*) Voilà, mademoiselle ce que M. Duval m'a chargé de vous dire.

NICETTE, *rentre.*

Ma fine, mamselle, j'ons retourné tous les coins de la chambre; et je ne retrouve pas pus de mouchoir que rien du tout.

SOPHIE, *se fouillant.*

Ah! que je suis donc étourdie! je l'ai dans ma poche.... pardon de la peine que je t'ai donnée, ma chère Nicette!...

NICETTE.

Oh! je disions ben aussi qu'il ne pouvait pas être là dedans, moi... (*elle voit les débris de la porcelaine et en ramasse en s'écriant*:) Ah! mais; qu'est-ce qu'a donc cassé ça, mamselle, la belle porceline à monsieur vote père?..... (*elle voit la cage ouverte.*) Et la cage qu'est ouverte! et le serin qu'est envolé!... (*elle laisse tomber les morceaux d'assiettes.*)

SOPHIE.

Ah! le pauvre petit!... va donc voir après!...

NICETTE.

Ah ! mon dieu ! queuque note maîte va dire quand i sera rentré !... oh ! comme mon frère va donc être grondé !... oh ! Jocrisse ! (*elle appelle.*) oh ! mon frère ! (*elle sort en criant et l'appellant.*)

SCENE XV.

DUPONT, SOPHIE.

DUPONT, *vivement.*

Décidez-vous, ma chère Sophie ! nous n'avons que cet instant, et vous voyez que tout nous favorise.

SOPHIE.

Eh bien, mon cher Dupont, vous ne doutez pas de mes sentimens, et vous pouvez en assurer votre père.

DUPONT.

Oui, mais je vous dis qu'il ne prend mes paroles que pour les transports d'un amant qui se flatte, et à moins qu'il ne l'entende de votre propre bouche...

SOPHIE.

Mais comment faire pour cela ?

DUPONT.

Si vous aviez la complaisance de venir un instant...

SOPHIE.

Comment ! moi ! sortir de chez mon père en son absence ! Ah ! Dupont ! que me proposez-vous ?

DUPONT.

Eh, ma chère Sophie ! pouvez-vous balancer vous-même un moment ? songez donc que c'est pour assurer notre bonheur, et vous arracher à un hymen qui vous rendrait pour jamais malheureuse ! la portière est sortie et m'a laissé la clef ; votre gouvernante est éloignée... deux mots, deux seuls mots que vous allez prononcer devant mon père, vont décider de notre sort ! sa maison touche presque à celle-ci, et vous serez revenue avant même qu'on se soit apperçu de votre absence.

SOPHIE.

Ah ! Dupont ! à quoi l'amour nous expose-t-il, quand une fois il a su maîtriser nos ames ?

(*on entend Jocrisse crier en dehors.*)

DUPONT, *avec chaleur.*

Eh bien, ma Sophie, venez donc avant qu'on puisse s'op-

poser à notre départ, et je jure que mon père lui-même va vous ramener ici dans la minute.

SOPHIE.

Je vous estime trop pour ne pas vous croire. D'ailleurs je n'ai pas à rougir du sentiment que vous m'inspirez, et je consens à l'avouer à votre père, sortons.

(*il s'en vont ensemble.*)

SCENE XVI.

JOCRISSE, *entre de l'autre côté essoufflé et désolé.*

Ah ! jarni; la belle journée que j'entame, moi ! v'là ben mon année de gage payée en une matinée: outre le serin que je n'ai pas pu attraper, j'ai estropié le maudit chat... que c'est un anjola superbe que mon maître aime à la folie... et pis le chien de chasse, qui m'a entendu crier après le chat, s'est mis à détaler, a détaler... à ses trousses, et pis au diable qui a pu ravoir ni l'un ni l'autre; et pis la porceline que v'là toute décolée ! ah ! pauvre Jocrisse ! ton compte est bon, vas; quand ton maîte reviendra, n'y a pus de rémission pour toi, chassé sans rapel ! encore, je dis, chassé ! je serions ben heureux d'en être quitte pour ça ! i nous en menaçait pour la moindre chose qui disait... Mais à stheure-ci que v'là du pus sérieux, y aura au moins cent coups de bâtons de retour.. ah ! misérable ! v'là mon dernier moment arrivé; où que je me fourrerai pour échapper sa colère ? ah ! jarni ! si y avait une rivière d'eau en bas de la maison, j'irais me nôyer pour être putôt quitte.

SCENE XVII.

LE PRÉCÉDENT, NICETTE, *rentre en croyant parler à Sophie.*

NICETTE.

Ah ! par ma fine, mamselle, je n'avons pas vu le serin... Eh ben mais... où est-elle donc, mamselle ?... Oh ! mamselle !... (*elle entre dans la chambre de Sophie en criant.*)

JOCRISSE.

Hé ben, queuque ma sœur a donc, à stheure ?

NICETTE, *ressortant effrayée.*

Elle n'y est pas, ni lui non plus. (*elle traverse le théâtre en s'écriant.*) Ah ! mon dieu ! mon dieu ! (*elle sort en courant.*)

JOCRISSE.

Comment, diante ! est-ce qu'elle a laissé échapper queuque oiseau aussi ?

NICETTE, *revenant plus troublée.*

Ah ! je sommes perdue !... i sont partis tous les deux.

JOCRISSE.

Quoi donc, que tu cherches comme ça, toi, ma sœur ?

NICETTE.

Eh ! bon dieu ! mamselle Sophie qu'est partie !

JOCRISSE.

Comment ! alle est envolée aussi, elle ?

NICETTE.

C'est un jeune homme qu'est venu ici, qui l'aura emmenée.

JOCRISSE, *s'écriant.*

Ah ben ! nous v'là dans des beaux draps !... y en avait ben assez de ma part; à présent que v'là sa fille perdue aussi : jarni ! i va nous faire pendre !

NICETTE, *s'en allant encore.*

Faut que j'aille voir au jardin si i n'y seriont pas.

(*Elle court dehors.*)

SCENE XVIII.

JOCRISSE, *seul.*

Ah ! pauvre Jocrisse ! i n'y a pus à s'en dédire; va... t'es ben sûr de n'en pas revenir de celle-là i.... (*ici, il renverse tout ce qui se trouve sous la main jusqu'au panier de vin. Il voit le panier au vin.*) Mais, queuque c'est donc que ce panier là, dessus ste chaise... c'est du vin apparemment que v'la dedans encore... si j'étions gourmand, pourtant, comme dit mon maître, ça s'rait ben là l'occasion d'en boire... aussi ben, quand j s'en appercevrait, i n'pourrait pas m'en arriver pire, à présent...queu vin que c'est encore? car ici, y en a de toutes les façons...du vin d'Espagne, comme tantôt, p'têtre, à son déjeûné. (*il regarde les bouteilles, et voit l'étiquettte.*) Ah! v'là le nom qu'est dessus : voyons donc ça. (*il prend une bouteille et lit.*) Ah ! miséricorde ! c'est de la poison ! Queu qui veut donc faire de ça ? (*il la remet sur la table avec effroi.*) Ah ! mais, je

pense une chose, moi, dans mon désespoir !... ça me vient ben à propos ! Je voulais me noyer tout-à-l'heure... Si j'attends mon maîte, i me fera p'têtre encore pus souffrir; au lieu qu'avec ste bouteilie-là, je pouvons faire une fin pus aisée... Oui, v'là qu'est dit : faut nous empoisonner. (*il prend la bouteille avec vivacité.*)

SCENE XIX.

JOCRISSE, NICETTE.

NICETTE, *revient en pleurant.*

Ah ! que je sommes donc malheureux !... J'avons cherché par-tout le jardin et les appartemens; il n'y a pus personne ! Mamselle est partie avec ce misérable engeoleur-là.

JOCRISSE.

A ben, c'est fini aussi pour toi !... Tu n'as pas aute chose à faire que de trinquer avec moi.

SCENE XX.

LES PRÉCÉDENS, NICOLE, *entre son panier à la main.*

NICOLE, *parle déjà dehors.*

Quoi que vous me chantez donc, citoyen, avec vote notaire et vote papier ?

JOCRISSE.

Quien ! v'là ma mère aussi !... Quoiqu'al chante donc ellemême ?

NIÇOLE, *regardant de côté et d'autre.*

Eh ! je chantons... Je demandons après ce jeune homme qu'est venu m'envoyer cheu le notaire, et que je l'y avons donné les clefs de la porte.

NICETTE.

Comment, ma mére ! est-ce que c'est vous qui l'avez laissé entrer ici ?

NICOLE.

Et sûrement que je l'ai chargé de veiller à ma place.

NICETTE.

Ah ben ! vous avez ben travailler aussi, vous !... Il a enlevé la fille de noté maite !...

NICOLE.

Ah ! mon sauveur ! est-ti possible ?

JOCRISSE

Ah ! v'là ma mère qu'a son compte aussi !... V'là le dernier jour pour toute la famille.

NICOLE, *éperdue.*

Mais, mais; queuque vous me dites donc là, vous autes ?

NICETTE.

Eh je dis, ma mère, que je sommes perdus, et que c'est vous la cause de tout. Vous teniez la porte, i ne fallait laisser entrer personne.

NICOLE.

Oh ! que je sommes donc malheureuse d'avoir été si bonne !.. Mais, mais, par où qui zavons donc passé ?

JOCRISSE.

Bah ! il n'y a pus à chercher ça, à stheure, allez... Note pus court, à nous, c'est de passer trtous par ste porte-là, tenez. (*il leur montre la bouteille.*)

SCENE XXI.

Les précédens, COLIN.

COLIN.

Mon frère, v'là mon cousin Nicolas qu'arrive.

JOCRISSE.

Je n'avons pus besoin de lui, à présent; ma condition est toute trouvée : mais c'est égal, s'il est de bonne amité, i nous tiendra compagnie... Tiens, il nous dit tout cela en sautant: pleure v'là mon mouchoir. (*il lui dit encore dans le courant de la scène.*) Il faut que tu boive avec nous... tu ne veux pas, je vais jetter la maison par la fenêtre. Ma pauvre mère ! et vous, ma sœur, j'avons fait aujourd'hui des ben grandes sottises, et je n'avons pas de reproche à nous faire, pisque j'avons chacun la note... i n'y a pus de pardon à attendre de note maîte, déjà... mais j'avons un moyen de braver sa colère... Emportons ce panier, venez avec moi dans le jardin, et si vous avez le courage de faire comme moi, je vous réponds que M. Duval n'aura pas le cœur de nous gronder tantôt.

(*Il prend le panier avec sa sœur, chacun d'une main, et ils s'en vont tous quatre en se couvrant le front, et faisant de grands gestes d'un désespoir comique.*)

(*Il revient seul et dit.*)

Eh bien, puisqu'il faut périr, mourissons.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DUVAL, *seul, il entre très-en colère ; il pose sa canne et son chapeau.*

Ah ! ventrebleu ! c'est bien la peine de me faire courir comme cela pour apprendre une mauvaise nouvelle. Le diable emporte Derville et celui qui m'a écrit la peste de lettre ! La maudite place est bien donnée, mais ce n'est pas à Derville, et par conséquent je n'ai qu'à m'en passer, moi... Au diable soient tous les gens qui se flattent comme cela de protection qu'ils n'ont pas !... Aussi Derville aura mon vin comme j'ai eu sa place ; et ma maison qui est bien gardée... J'ai frappé une heure à la porte, personne ne m'a ouvert, et si je n'avais pas eu une double clef sur moi, je n'aurais pas pu rentrer... La vieille Nicole dort apparamment ? mais ce gueux de Jocrisse aurait dû m'entendre. Pourquoi est-ce qu'il n'est pas ici ?... (*il pousse avec le pied les débris des assiettes.*) Dieu me pardonne, je crois ce que sont mes assiettes de porcelaine que ce malheureux-là m'a cassées. (*il en ramâsse.*) Justement : ah ! que je me repends de ne l'avoir pas chassé ce matin comme je le voulais avant de sortir !.... Voyez comme cette chambre est faite : tenez, tout est sans-dessus-dessous. Cette cage, qu'est-ce qu'elle fait là sur cette chaise ?... (*il va pour la prendre.*) Eh bien ! mais, elle est ouverte et le serin n'y est plus : ah! le misérable! et le panier de vin, où est-il donc ? il a disparu aussi, je crois... Mais mais, mais ; qu'est-ce que tout cela veut donc dire ? Est-ce que le diable a passé dans ma maison, pendant mon abscence? (*il sonne et appelle à plusieurs reprises.*) Jocrisse ! holà, Jocrisse ! le malheureux se sera sauvé après... Jocrisse.

SCENE II.

DUVAL, JOCRISSE, *ivre.*

JOCRISSE, *sans le reconnaître.*
Hé bien, qu'est-ce donc qui fait ce tapage-là ici ?

DUVAL.

Ah ! le coquin ! dans quel état le voilà.

JOCRISSE.

Parlez donc, voyons. Queuque vous demandez ! êtes-vous un parent aussi ?

DUVAL, *plus en colère.*

Comment, gueux ! tu ne me reconnais plus ?

JOCRISSE, *se remettant un peu.*

Ah, ventregué, si fait... A la voix, je vois que vous êtes M. Duval; mais pour avec mes yeux, je n'y vois pus guères.

DUVAL.

Le scélérat : le voilà ivre-mort.

JOCRISSE, *ivre.*

Ah, oui, mort, bientôt. Je crois que ça n'tardera pas ; car je ne nous sommes pas épargné.

DUVAL.

L'effronté coquin ! d'oser paraître comme cela devant moi : je ne sais qui me tient que je ne lui donne vingt coups de canne : (*il prend sa canne.*)

JOCRISSE.

Oh ! i n'y a pas besoin de ça pour m'achever ; allez... j'ai pris la dose assez forte pour qu'elle me finisse toute seule.

DUVAL, *outré.*

Le gueux a bu mon vin, et il a encore l'impudence de s'en vanter : (*il le prend au colet.*) Mais, misérable, que tu es !...

JOCRISSE.

Oh ! monsieur, c'est égal, quand vous vous fâcherez, pour le peu de tems que j'ai encore à vivre, je ne crains pas votre colère.

DUVAL.

Mais, qu'est-ce qui t'a pus conseiller une sottise aussi hardie ?

JOCRISSE.

Personne ne m'a conseillé, c'est moi-même qu'à pris mon parti. Quand j'ai vu que j'avais manqué à un aussi bon maîte que vous, j'ai dit faut se punir soi-même. J'ai trouvé là le poison que vous aviez laissé, et j'en ai bu et rebu jusqu'à ce que je sois tombé sous la table.

DUVAL, *à part.*

Ah ! mal-adroit que je suis ! c'est justement la précaution

que j'ai voulu prendre qui m'a trahi : je ne m'étonne plus qu'il ait tout cassé après.

JOCRISSE.

Après ! non, monsieur, c'est avant que j'ai cassé.

DUVAL.

Mais, mais, explique-moi donc tout cela, si tu peux.

JOCRISSE.

Ah ! c'est ben aisé, monsieur... (*pleurant.*) Vous savez ben d'abord vote serin ?...

DUVAL.

Eh bien, je ne vois que trop qu'il n'y est plus.

JOCRISSE.

Oui, monsieur; en nétoyant sa cage, i s'est envolé.

DUVAL.

Encore un beau tour que tu m'as fait là !

JOCRISSE, *pleurant plus fort.*

Vous savez ben vote porceline qu'était là haut... En voulant courir après le serin, je l'ai fait descendre jusqu'à terre.

DUVAL.

Oui, j'ai vu tous ces chef-d'œuvres-là.

JOCRISSE.

Vous savez ben, vote chat anjola ?...

DUVAL.

Hé bien, quoi ! mon chat... Est-ce qu'il lui est arrivé quelque chose aussi ?

JOCRISSE.

Comme il allait pour déjeûner avec le serin, je lui ai jetté un coup de bâton, et j'y ai cassé une jambe, sans le vouloir.

DUVAL.

Ah ! l'enragé !... Tu mériterais que je t'en cassasse deux, à toi !

JOCRISSE.

Vous savez ben, vote beau chien de chasse que vous aimez tant, tout moucheté ?...

DUVAL, *s'impatientant tout-à-fait.*

Encore ! mais c'est donc un sort qui a tout retourné ici ?

JOCRISSE.

En courant après le chat, il est sorti de la maison et i s'est perdu...

DUVAL, *levant la canne sur lui.*

Ah ! le misérable ! je vais l'assommer tout-d'un-coup, crainte d'en apprendre davantage.

JOCRISSE.

Hé, monsieur, ayez un peu de patience. Je vous dis que je ne peux pus aller loin... (*il fait un hocquet.*) Tenez, v'là déjà les hocquets de la mort qui me prennent !

DUVAL, *le repoussant.*

Ote toi de devant moi, malheureux ! car je n'aurais pas la force de me retenir plus long-tems; mais, je m'en vais laver la tête à ta mère pour ne t'avoir pas empêché de faire toutes ces sottises-là...

JOCRISSE.

Ah ! ne lui dites rien non pus, à elle; la pauvre bonne femme ! elle est aussi avancée que moi.

DUVAL.

Qu'est-ce que tu veux dire, aussi avancée que toi ? est-ce qu'elle aurait eu aussi l'effronterie d'en boire ?

JOCRISSE.

Ah ! mon dieu, oui, monsieur; elle est empoisonnée aussi.

DUVAL.

Miséricorde ! cette vieille folle, tenez... Mais ta sœur au moins, aurait dû vous retenir.

JOCRISSE.

Ma sœur !... Oh ! elle a sa dose aussi, celle-là.

DUVAL.

Comment ! ta sœur en est encore ?

JOCRISSE.

Oui, monsieur, toute la famille est détruite : j'étions tretous coupables, je nous sommes tretous punis.

DUVAL.

Eh ! mais, comme mon panier a dansé, à ce qu'il paraît ?

JOCRISSE.

Oh ! tout entier; i n'en a pas resté une goutte : j'étions si piqué de vous avoir manqué, que je n'avons pas voulu risquer d'en revenir; jusqu'à mon petit frère... et pis encore un de mes cousins qui nous a tenu compagnie même.

DUVAL.

Que le diable soit de la maudite famille !... Toute la pièce entière n'y aurait pas suffi !... Il ne manquerait plus que ma fille s'en soit mêlée aussi.

JOCRISSE.

Ah ! oui, comme vous dites, et c'est ça qui a fini la pièce !... Mais, c'est le jeune homme qui l'a emmenée, ste pièce-là.

DUVAL, *confondu.*

Comment, ma pièce est partie aussi !... Ah ! c'est un peu trop, par exemple !... Et, qui donc l'a emportée ?

JOCRISSE.

Dame ! c'est un jeune homme qui est venu de vote part, à ce qu'a dit ma mère.

DUVAL.

Ta mère est une extravagante : je n'ai envoyé personnne. Les scélérats s'entendaient tous ; le complot était arrangé avec la mère et la sœur ; ils ont tous donné les mains à me faire voler.

JOCRISSE.

Pas du tout, monsieur : je nous lavons les mains de ça, nous... Je n'avons fait d'aute mal que d'avoir laissé entrer ce jeune homme.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, DUPONT fils.

DUPONT.

Oui, monsieur, c'est la vérité : je dois rendre témoignage à l'innocence de vos domestiques : c'est moi seul qui l'ai emmenée, et aucun d'eux n'a été d'accord avec moi.

DUVAL.

Comment, monsieur ! c'est vous ?...

JOCRISSE.

Ah ! c'est ben heureux que nous v'là lavés de celle-là !

SCENE IV.

(Pendant cette scène et les suivantes Jocrisse veut accrocher la cage et se laisse tomber avec la chaise, ensuite il renverse le secrétaire étant assis dessus, etc.)

DUVAL, DUPONT fils, JOCRISSE.

DUVAL.

Quoi ! monsieur, vous !... Un jeune homme que j'ai cru honnête ! il a pu entrer dans votre ame de me faire un vol comme celui-là ?

DUPONT.

Monsieur, ce n'est point à titre de vol assurément que je l'ai emmenée.

DUVAL.

Ce n'est pas à titre de vol !... Ce sera à titre de plaisanterie, apparemment ?... Et où l'avez-vous menée, enfin ?

JOCRISSE.

Oui, je voulons savoir ça.

DUPONT.

Elle est chez mon père, monsieur.

DUVAL.

Ah ! chez votre père !... Eh bien, il m'en répondra, lui... (*à part.*) Ainsi que des frais de transport, et du déchet, s'il y en a.

DUPONT.

Ah ! monsieur ! mon père qui se flatte d'être votre ami, m'a assuré que vous consentiriez à m'en laisser la possession.

DUVAL.

Votre père vous a assuré cela ?... (*à part.*) Oh ! s'il me le paye bien, nous verrons. (*haut.*) Vous l'aimez donc beaucoup ?

DUPONT.

Si je l'aime ! ah ! monsieur, au-delà de toute expression !

DUVAL.

Peste ! vous n'êtes pas dégoûté !... Et votre père ne le hait pas non plus à ce qu'il paraît ?

DUPONT.

Ah ! monsieur ! outre que tout le monde doit naturellement l'aimer, mon père se fait un double plaisir d'acquiescer à mes desirs sur ce point.

DUVAL.

Votre père est bon !... Mais cela ne me regarde pas... pourvu qu'il m'en paye ce que je veux en avoir... Vous conviendrez toujours que c'est une jolie façon d'entamer ses marchés, de commencer par s'emparer de la marchandise.

JOCRISSE.

Tiens, il appelle cela de la marchandise.

DUPONT.

Ah ! monsieur ! quel nom lui donnez-vous ? La crainte de la voir passer au pouvoir d'un autre, m'a seul inspiré cette démarche, qui pourrait paraître conséquente, si mes intentions ne la justifiaient.

DUVAL.

Une belle justification !... Enfin, est-ce vous ou monsieur votre père qui en ferez le prix ?

DUPONT.

Le prix, dites-vous ?... monsieur ; mon père et moi la regardons comme impayable.

DUVAL.

Oh ! certainement, vous n'en trouveriez pas de pareil... mais enfin, chaque qualité à son taux.

DUPONT.

Les qualités !... Ah ! je suis persuadé qu'elle les a toutes.

DUVAL.

Pardonnez-moi. Je ne veux pas vous tromper. Pour la couleur, d'abord, elle n'est pas bien claire, elle tire un peu sur le paillet.

DUPONT.

Comment, sur le paillet ?

DUVAL.

Oui, oui ; mais ça a du corps, c'est moëleux.

DUPONT, *à part.*

Que diable ; est-ce qu'il me bat la campagne ?... Pardon, mon cher monsieur ; de quoi me parlez vous donc à présent ?

DUVAL.

Eh parbleu ! je vous parle de cette pièce de vin de Bourgogne que vous êtes enragé d'avoir.

DUPONT.

Moi, monsieur ?... et c'est de mademoiselle votre fille que je vous parle.

DUVAL, *démonté.*

De ma fille ! en voilà bien d'une autre ! . . . Comment, monsieur !...Est-ce que ce serait ma fille qui serait chez vous ?

DUPONT.

Oui, monsieur, elle-même.

DUVAL, *s'écriant avec un redoublement de colère.*

Ma fille ! ah ! ventrebleu ! voilà le coup de grace ; il ne me manquerait plus que ma maison fût brûlée. Fiez-vous donc à des domestiques !... Mais, Sophie, Sophie, elle-même... Une fille que j'aimais !... être capable de suivre un étranger !... de fuir ! d'abandonner son père !... Ah ! ciel !...

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, SOPHIE, DUPONT père.

DUPONT père.

Non, mon ami, ta fille ne t'a point fui ; elle a bien vou-

lu ne pas se refuser à mon invitation; mais elle vient se rendre à ton autorité, et se recommander à ta tendresse.

DUPONT fils.

Ah! monsieur, que l'amitié vous engage à ne pas faire un reproche à mademoiselle d'une démarche innocente dont toute l'irrégularité devrait retomber sur moi, si mon père ne nous en obtenait le pardon.

DUVAL.

Eh, quel droit monsieur votre père a-t-il de vouloir régler ma famille? — Rentrez, mademoiselle, rentrez dans votre appartement; j'aurai soin, désormais, que vous n'en puissiez sortir, sans ma permission. (*il l'a reconduit dans son appartement.*)

SCENE VI ET DERNIERE.

DUVAL, DUPONT père, JOCRISSE.

DUVAL.

A ça, monsieur, nous avons une petite explication assez sérieuse à avoir ensemble...

DUPONT père.

Et je viens exprès pour te la donner. Rappelle-toi, d'abord, la place que tu faisais solliciter par ton monsieur Derville.

DUVAL.

Oui, un beau solliciteur, et une belle course que je viens de faire! Si je connaissais celui qui m'a écrit la maudite lettre pour m'envoyer lui faire des complimens, il me le paierait.

DUPONT père.

Bien décidément? en ce cas, c'est moi-même: oui, mon ami, moi, moi, te dis-je; mais, je te devais cela pour ton obstination à vouloir te confier dans un être aussi inutile que Derville. Console-toi, pourtant; j'ai obtenu la place, et j'en ai fait expédier le brevet en blanc, de sorte que j'en puis disposer. Ainsi, pour terminer en bref, d'après la déclaration que mon fils m'a fait de son amour pour ta fille, et l'aveu que je viens d'obtenir d'elle-même, je te la demande pour lui.

DUVAL.

Comment, c'est toi qui a obtenu la place?



DUPONT père.

Oui, mon ami, mais pour te l'offrir ; en voilà le brevet voilà un contrat de mariage ; troc, pour troc ; signe l'un je signerai l'autre.

DUVAL.

J'accepte avec reconnaissance, et je te réponds que, malgré tout ce qui m'est arrivé aujourd'hui, la journée finit encore pour moi bien plus heureusement que je ne le croyais.

JOCRISSE.

Oui, pour vous ; mais pas pour moi, qui suis empoisonné

DUVAL.

Tu mériterais de l'être, coquin ; mais c'est d'excellent vin de Bourgogne que tu as bu.

JOCRISSE.

C'est du vin ! je l'ai reconnu au passage. Ah ! mon cher maîte, en faveur du mariage de mademoiselle Sophie, est-ce que vous ne me pardonnerez pas toutes mes sottises ?

DUVAL.

Te pardonner, misérable ! après tout ce que tu m'as fait

JOCRISSE.

Ah ! monsieur Duval, de grace, oubliez tous mes torts encore cette fois-là.

DUPONT père.

Allons, mon ami, allons ; dans cette circonstance, il ne faut pas faire de malheureux ; une amnistie générale.

JOCRISSE, *voulant se jeter aux pieds de son maître.*

Une amnistie, mon cher maîte ; une amnistie générale !

DUVAL.

Laisse-moi tranquille, drôle ; et va te coucher.

JOCRISSE.

Grand merci, monsieur.

DUVAL.

Tu n'as donc plus peur de mourir ?

JOCRISSE.

Me v'là rassuré de vot' côté ; reste à présent le pus insentiel : et c'est du vôtre, messieurs ; je connaissons encore une maladie, c'est celle-là de vous déplaire ! Vous causer de l'ennui, c'est vraiment-là le poison sans remède.

FIN.